

seul motif m'aurait tenu en garde contre une pareille fantaisie, attendu que je n'ai jamais connu le superflu, mais que bien souvent, au contraire, j'ai manqué du strict nécessaire.

Cependant, quoique ne cherchant pas d'aventures, il m'en est advenu parfois d'assez piquantes, parfois aussi d'assez terribles, pour ne pas souhaiter d'en être gratifié de semblables par la suite.

Celle que je vais raconter est encore à ma mémoire ; d'abord elle est récente, et puis elle est si riche d'émotions que de ma vie je ne l'oublierai. La voici.

Campé dans la plaine de Messerghin, point militaire éloigné d'Oran de quatre lieues environ, le régiment de spahis dont je faisais partie n'était pas encore installé complètement dans cette position. Les escadrons de guerre étaient au camp, tandis que l'état-major habitait la ville. Chaque jour de prêt, les maréchaux-des-logis-chefs des quatre escadrons détachés étaient obligés de se rendre à Oran, pour recevoir la solde des mains du capitaine trésorier, et de revenir ensuite pour payer la troupe.

Bien que nous fussions en pleine paix, et que les communications du camp à la ville fussent aussi sûres qu'on pouvait le désirer, le colonel avait donné l'ordre que les quatre maréchaux-des-logis-chefs parlissent ensemble, pour éviter aux nombreux Arabes que l'on rencontrait à tous momens sur les routes la tentation de nous enlever la paie du régiment.

Cette mesure était sage, car, toujours escortés par nos ordonnances, nous n'avions aucun danger à courir ; huit hommes bien armés et bien montés présentaient assurément une force suffisante pour tenir en respect les maraudeurs des Beni-Amer, que le hasard pouvait amener sur nos pas.

Par une circonstance indépendante de ma volonté, il arriva qu'un jour de prêt, je ne pus partir avec mes camarades. L'arrivée à Oran d'un ancien condisciple, comme moi enrôlé volontaire sous les drapeaux et venu en Afrique pour fuir la monotonie de la vie de la garnison, m'avait retenu en ville plus tard que de coutume.

Nous ne nous étions pas vus depuis long-tems ; c'était pour moi un devoir de traiter cet ami, car on ne cause jamais si bien de son pays que le verre à la main. Je tenais à lui prouver que, quoique dans un pays à peu près sauvage, on pouvait néanmoins s'y procurer toutes les douceurs de la vie. J'avais donc commandé, en son honneur, un dîner délicat chez le plus fameux traiteur d'Oran.

Les vins n'avaient pas été épargnés, le champagne surtout. Aussi nos têtes s'étaient-elles échauffées à force de nous porter des santés en souvenir de la France.

Quelque pénible que fût pour moi le moment de la séparation, j'avais cependant conservé assez de raison pour ne pas perdre de vue mon devoir. Nous nous séparâmes en nous disant : Au revoir. Et sautant sur mon cheval que mon spahis tenait en main à la porte de l'hôtel, je partis au galop pour le camp de Messerghin, non sans faire crier après moi maints individus que ma course précipitée dans la principale rue d'Oran avait failli renverser.

Jusqu'à ce que nous eussions atteint le blockaus du ravin, dernière limite de la place, je ne cessai de tourmenter mon pauvre cheval qui docile à l'éperon, semblait avoir des ailes. Il fallut nous arrêter au *qui vive* de la sentinelle placée en vedette ; mais bientôt nous reprîmes notre course, en faisant des tems d'arrêt pour laisser souffler nos montures.